DÉMONSTRATION

RIGOUREUSE

DU PEU D'UTILITÉ

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

DU GRAND AVANTAGE QUE L'ON A RETIRÉ,
ET QUE L'ON RETIRERA TOUJOURS

DU RÉTABLISSEMENT

DU COLLÉGE DE CHIRURGIE;

PAR JEAN-CHARLES-FÉLIX CARON,
ANCIEN CHIRURGIEN ÉLÈVE,

Aide-Major gagnant maîtrise à l'hôtel royal des Invalides; Membre du collége de la ci-devant Académie royale de Chirurgie; élu deux fois de suite Prévôt et Administrateur du Collége et Hospice de Chirurgie dit de Perfectionnement; Chirurgien en chef de l'hôpital Cochin, depuis sa fondation, etc.

De nihilo nil, attamen de nihilo hoc non est.
PLAUT.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1818.

DÉMONSTRATION
RIGOUREUSE
DU PEU D'UTILITÉ
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
DU GRAND AVANTAGE QUE L'ON A RETIRÉ, ET QUE L'ON RETIRERA TOUJOURS
DU RÉTABLISSEMENT
DU COLLÉGE DE CHIRURGIE.

Sa Majesté Louis XVIII, qui recevait de toutes parts des plaintes sur les désordres qui se commettaient dans l'enseignement de l'art de guérir depuis l'envahissement des écoles de chirurgie par la Faculté de Médecine, s'empressa d'ordonner la nomination d'une commission qui serait chargée de lui rendre compte de l'état actuel de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie de son royaume, et de lui proposer les modifications dont pourraient être susceptibles ces établissemens.

Par cette ordonnance royale, on voit tout l'intérêt que Sa Majesté a bien voulu porter à un art aussi utile que l'est celui de la chirurgie. Mais a-t-on bien saisi l'intention paternelle du monarque dans le mode qui

aurait dû être adopté pour la nomination des membres de la commission ? Pour que celle-ci eût pu produire tout l'effet que la chirurgie avait droit d'en attendre, n'aurait-il pas fallu que la commission eût été composée de manière à pouvoir discuter librement, et à voix égales de médecins et de chirurgiens, les nombreux abus qui s'étaient glissés dans toutes les parties de l'art de guérir ?

Par une de ces raisons dont il n'est pas facile de déduire les causes, il ne se trouva parmi les quatorze membres désignés que deux anciens maîtres en chirurgie ; les autres étaient des anciens médecins de l'ancienne Faculté et de la nouvelle ; on y voyait aussi figurer des professeurs de l'Ecole de Médecine actuellement existante, qui sont de plus membres de l'Université. N'est-il pas évident que tous ces commissionnés, à l'exception de deux, étaient intéressés à ce que l'ordre des choses actuelles ne changeât pas ?

Cependant la force de la vérité l'emporta, et malgré de nombreuses et vives discussions qui se renouvelaient à chaque séance, il y eut enfin une majorité qui insista pour que l'instruction de la chirurgie ne fut pas confondue avec l'enseignement médical. C'est le résultat de ces tumultueuses délibérations qui détermina M. *Marquais*, un des membres et rapporteur de cette commission, à présenter au roi et aux deux chambres une adresse dans laquelle il fait un tableau fidèle des opinions des différens membres de cette commission, et dans laquelle il demande, au nom de la majorité,

la réorganisation des écoles de chirurgie et de médecine instituées en France conformément aux statuts et réglemens de l'ancienne Faculté de médecine et de l'ancien collége de chirurgie de Paris, en faisant cependant subir à ces mêmes statuts quelques modifications ?

C'est dans cette adresse, présentée à Sa Majesté par M. *Marquais*, que je vais puiser quelques preuves dont j'aurai besoin pour démontrer que la science médicale ne s'est jamais enseignée aux écoles de médecine, et que chaque siècle a pourtant fourni un grand nombre de médecins auxquels on accordait le plus grand savoir. Mais, auparavant, je ne crois pas inutile de faire remarquer que la majorité des membres de la commission, quoique composée en presque totalité de docteurs médecins, a demandé la séparation, en alléguant pour unique raison que ce n'a été que depuis que la chirurgie a été constituée en société enseignante et académique que les deux écoles, en rivalisant de talens, ont fait des progrès rapides.

Toutes les personnes qui ont eu quelques connaissances du zèle que mettait l'école de chirurgie dans l'enseignement des differentes parties qui constituent l'art, n'ignorent pas la grande réputation que s'était acquise le collége de chirurgie. Aussi les nations étrangères s'empressaient-elles d'envoyer à Paris des jeunes gens pour apprendre la chirurgie; les monarques mêmes qui les gouvernent voulaient avoir près d'eux des chirurgiens français.

On ne voyait pas le même empressement pour la médecine, parce que celle-ci, où presque toutes les bases sont conjecturales, n'avait acquis aucune célébrité.

Sans relater de nouveau toutes les preuves que j'ai données, dans différens endroits de mes ouvrages, de la grande différence qui existait entre l'enseignement donné par l'ancienne Ecole de chirurgie et l'ancienne Ecole de médecine, en voici une bien plus décisive; elle est contenue dans un Mémoire que la plus célèbre Faculté de médecine, celle de *Montpellier*, a adressé au ministre de l'*intérieur* en 1815. On lit dans cette adresse que, relativement à l'organisation du collége et de l'Académie royale de chirurgie, « cette institu-
» tion présentait un ensemble de moyens inconnus au-
» paravant dans les établissemens de la capitale; que
» les leçons des professeurs de ce corps attiraient un
» concours prodigieux d'élèves, et que ceux qui ne se
» destinaient qu'à la pratique de la médecine interne
» suivaient le collége de chirurgie de préférence à la
» Faculté (*Voyez* page 46 de l'adresse au roi par
» M. *Marquais*.) »

S'il y avait eu une somme égale de connaissances positives à acquérir aux anciennes Ecoles de médecine, les élèves n'auraient pas aussi légèrement délaissé les Ecoles de médecine. Aussi la réputation méritée qu'acquéraient ceux qui, par le zèle de s'instruire, profitaient convenablement de l'enseignement chirurgical, avait-elle fait une telle sensation qu'on les recherchait partout.

Des quatorze membres qui formaient la totalité de la commission, six d'entre eux, qui conséquemment composaient la minorité, et dont trois sont professeurs des Ecoles, insistèrent fortement pour la conservation de la hiérarchie médicale actuelle; si l'on avait voulu les en croire, tout ce qui émane du mode d'éducation adopté actuellement pour la chirurgie et pour la médecine tiendrait du merveilleux, du prodige. Les motifs qu'ils allèguent en faveur de la réunion, ainsi que les moyens d'exécution, mériteraient d'être connus (*Voyez* page 26 et suivantes de l'adresse de M. *Marquais.*) On dirait qu'ils vont jusqu'à s'extasier sur une idée sublime et favorite d'un médecin qu'ils appellent sage et judicieux, qu'ils ne nomment pas, mais qu'ils disent avoir long-tems présidé les jurys. Suivant lui (*Voyez*, p. 36), « il serait peut-être convenable d'é-
» tablir pour les campagnes seulement un ordre de
» médecins sous le nom d'*empyriques;* l'étude des li-
» vres leur serait étrangère; on enseignerait à ces in-
» dividus la médecine appelée *domestique*, et la chi-
» rurgie ministrante, de sorte qu'ils deviendraient des
» gardes-malades qui se laisseraient guider par les
» seules lumières du bon sens; ils ne s'ingéreraient
» pas de faire dans la pratique l'application de la
» théorie médicale, l'empyrisme seul serait leur flam-
» beau. »

M. *Fournier* renchérit encore sur une idée aussi heureuse, en émettant cette pensée que, « d'après les
» fonctions attribuées à ces empyriques, il devrait leur

» être défendu d'exercer dans les villes, ces médi-
» castres ne devant être institués que pour les habitans
» des campagnes trop éloignées des docteurs. »

Si l'on veut avoir de plus amples éclaircissemens sur les résultats désastreux de ces conceptions si profondément méditées dans le silence du cabinet, j'invite mes lecteurs à lire d'un bout à l'autre, dans l'adresse au Roi, le rapport des six membres formant la minorité de la commission, sur-tout celui de M. *Dupuytren*, professeur de la Faculté, puis inspecteur de l'Université... M. *Marquais* dit formellement à ce sujet (*Voyez* p. 42) : « S'il était possible qu'un pareil projet existât,
» ou tout autre de ce genre dans lequel on admettrait un
» enseignement commun, un ordre subalterne à celui
» de docteur en médecine et de docteur en chirurgie ;
» la durée des études et les frais de réception les mê-
» mes pour les chirurgiens et les médecins ; les cor-
» porations composées de tous ceux qui exercent l'art
» de guérir, une seule Société pour l'avancement de
» la science, c'est alors que l'on serait fondé à dire
» avec le docteur *Fournier*, la médecine fait plus de
» mal que de bien ! Tout pays qui serait assez sage
» pour supprimer tout-à-fait les médecins, sous quel-
» que dénomination que ce fût, ce pays présenterait
» moins de mortalité parmi les habitans, moins d'in-
» firmités que celui dans lequel de pareils médecins
» pulluleraient. »

Les moyens curatifs que la Faculté a à sa disposition pour guérir les maladies internes sont aussi en trop

petit nombre pour que le plus beau parleur puisse trouver le sujet d'une douzaine de leçons; d'ailleurs, tous les auteurs cités dans l'adresse au Roi, et dont je vais succinctement analyser les opinions, tombent d'accord que l'on peut devenir un génie sublime en médecine sans avoir fréquenté les écoles, et qu'il suffit, pour arriver à ce but incomparable, d'avoir exercé sa perspicacité à bâtir des systèmes que l'on peut permuter à volonté.

La Faculté de *Montpellier* a toujours fourni un plus grand nombre de savans médecins que chacune des autres Facultés de France. On prétend que c'est à une éducation mieux soignée qu'elle doit cette réputation. Cependant, si l'on fait attention qu'il n'y avait à ces Ecoles, comme partout ailleurs, que peu de leçons relatives à ce qu'on appelle la science médicale, que les cours les plus essentiels à l'art de guérir, l'anatomie, la physiologie, la chirurgie ne se faisaient que d'une manière très-accessoire, on sera porté à croire que cette célébrité est entièrement due à l'esprit et au génie innés pour les sciences dont sont doués les habitans de cette charmante et en tout point féconde contrée.

Puisque la science médicale, qui est toute conjecturale, n'a pas de principes certains; puisque la faculté de l'acquérir dépend d'une perspicacité, d'un génie particulier, ne peut-on pas en inférer qu'elle peut s'acquérir sans sortir de son cabinet, et sans aller perdre un tems oiseux à l'Ecole?

Les Facultés de médecine de *Paris*, de *Montpellier*;

les seules alors à citer, parce qu'elles avaient toute la prépondérance médicale, ont de tout tems annoncé des cours qu'elles ne faisaient pas, ou ne faisaient qu'imparfaitement; cependant ces suprêmes Facultés comptaient parmi leurs illustres membres un grand nombre d'habiles médecins, tels que les *Baillou*, les *Rivières*, les *Duret*. les *Féreinds*, les *Jussieu*, les *Malouet* et bien d'autres. Leurs brillans écrits auraient reculé les limites de la science médicale, s'ils n'eussent pas été fondés sur des théories entièrement conjecturales et les systèmes les plus erronés. Aussi leur pratique, établie sur les plus faux principes, bien loin de reculer les limites de l'art, n'a pas même pu atteindre celle qu'Hippocrate leur avait tracée.

La lecture du discours inaugural du docteur *Moscati*, professeur de clinique en l'Université de *Pavie*, prononcé le 10 ventôse an 7, pourrait prouver ce que j'ai déjà avancé. Elle conforterait les réflexions de l'immortalité *Bichat*, qui, dans son *Anatomie des systèmes, considérations générales*, page XLVI, dit textuellement que la pratique de la médecine est rebutante; que sous certains rapports elle n'est pas celle d'un homme raisonnable. Ces réflexions, émises par un médecin dont la Faculté actuelle a tant vanté le savoir, prouvent le peu de considération et de confiance que les médecins accordent eux-mêmes à la science qu'ils professent. Quelle est alors celle que le public peut et doit lui accorder?

Une remarque qu'il convient de faire ici, c'est que

les nombreux savans que les anciennes Facultés se glorifiaient tant de posséder, dédaignaient toujours les honorables fonctions de l'enseignement, qui, par un déplorable abus, étaient dévolues aux docteurs qui venaient d'être reçus (*Voyez* page 15 de l'adresse). Ce mode d'enseignement, dont on ne peut nier l'existence, et qui a duré long-tems, est la preuve complète que ces illustres docteurs ne pensaient pas que les élèves en médecine eussent besoin de leçons des grands-maîtres, puisque eux-mêmes avaient pu devenir célèbres en écoutant simplement les leçons des jeunes docteurs reçus de la veille.

Quelle différence il y avait entre la conduite des célèbres chirurgiens tels que les *Ambroise Paré*, les *Lafaye*, les *Verduc*, les *Guérin*, les *Pibrac*, les *Louis*, les *Morand*, les *Sabatier*, les *Pouteaux*, et tant et tant d'autres. Ceux-ci ne rougissaient pas de se livrer à l'enseignement des élèves en chirurgie; les fonctions attachées au professorat ne les empêchaient pas de s'occuper du travail du cabinet : les précieux ouvrages de *Lafaye*, de *Garangeot*, *Hévin*, *Fabre* etc., sont là pour fournir la preuve de l'activité de chacun de ces praticiens, qui étaient recherchés d'un chacun.

Il ne faut pas croire que la Société royale de médecine aurait été long-tems en état de soutenir le parallèle que la commission a bien voulu gratuitement établir entre les travaux de cette société et ceux de l'Académie royale de chirurgie. La Société de médecine de Paris a joui, on ne peut le révoquer en doute, de

quelques momens de célébrité à laquelle ont coopéré pour beaucoup plusieurs Mémoires, faits par des chirurgiens, sur des points essentiels de la chirurgie, et que par adresse la Société de médecine a su se procurer et dont elle a orné ses productions; car les Mémoires qu'elle a rendus publics, et qui appartiennent réellement à la science médicale, ne roulent que sur des analyses d'eaux minérales, qui, ne pouvant se répéter, doivent bien vîte tarir et mettre à sec cette source scientifique.

Plusieurs savans membres de cette Société se hâtèrent, à la vérité, de travailler à une cosmographie physico-médicale de la Chine et de l'Afrique; mais, pour s'être servis de faits qui n'avaient été observés que par des missionnaires, d'ailleurs instruits dans les mystères théologiques, mais tout-à-fait ininstruits dans les sciences physico-médicales, ces ouvrages ne présentant rien de positif, n'ont pu être accueillis favorablement.

On trouve aussi dans les ouvrages de cette Société des Mémoires sur l'emploi des procédes chimiques qui étaient alors nouveaux; mais leur efficacité ou leur nocuité ne pouvaient être constatées que par des expériences long-tems continuées, qui exposaient cependant aux plus grands dangers à cause des substances délétères dont on les tirait.

J'ai aussi fait voir dans mes ouvrages que la chimie pneumatique avait fourni l'occasion d'enfanter des systèmes souvent bien dangereux, et j'en ai donné de

très-grandes preuves ; heureusement la manie de fourrer partout des systèmes chimiques se rallentit, de manière qu'on ne voit plus que des hommes las d'éprouver les tristes effets de ces décompositions chimiques.

Les partisans de la nouvelle Faculté de médecine attachent, je le sais, beaucoup d'importance aux Mémoires que la Société royale a donnés sur les maladies épidémiques. Les sectateurs de cette Société ont beau jeu, parce que c'est un champ des plus vastes ouvert aux idées conjecturales. Mais heureusement ces calamités n'arrivent pas assez souvent en France pour qu'on puisse les observer minutieusement et pour qu'elles puissent fournir des Mémoires capables d'occuper des séances entières et remplir des volumes.

La commission dit, dans l'adresse au Roi, qu'avant la révolution les leçons annoncées par l'ancienne Faculté ne roulaient que sur la chirurgie ; encore ne s'y faisaient-elles pas, ou étaient-elles faites par des professeurs damoiseaux qui avaient peur de se salir les doigts.

On lit aussi dans la pétition de M. *Marquais* que la Faculté affirmait que le défaut d'instruction était alors amplement réparé par la sévérité des épreuves que l'on faisait subir aux candidats ; mais les examinateurs pouvaient-ils user de quelque sévérité dans les examens, lorsqu'ils avaient la conscience que les candidats n'avaient pas eu la possibilité de s'instruire ?

C'est encore dans l'adresse au Roi que M. *Marquais*, écho de la commission dont il était un des mem-

bres, ne craint pas de répéter cette assertion. La Société royale de médecine était tellement persuadée que ce n'est pas du mode d'enseignement dans les écoles que dépendent la bonté, la sûreté des réceptions, mais bien de la durée et de la sévérité des examens, puisque dans le plan de constitution qu'elle présenta, en 1790, à l'assemblée nationale, « elle demandait » que la plus grande liberté fût établie dans l'enseigne- » ment, soit privé, soit public; et qu'une des bases de » ce plan était que les élèves ne doivent éprouver au- » cune gêne dans leurs études, et qu'il faut qu'ils pui- » sent des connaissances dans les sources qu'ils auront » choisies librement. »

Dans ce plan on y lit encore : « Quand on passe des » bancs au lit des malades, la plupart des principes » que la théorie fournit ne sont pas applicables, et la » pratique ne se trouve plus. »

Nous pouvons ajouter à ces réflexions émises par la Société royale, celle du docteur *Prunelle ;* on lit dans son discours prononcé à la rentrée des écoles de 1816 : « Le talent propre du médecin résulte de l'observa- » tion et de l'expérience; et le premier pas à faire pour » obtenir une bonne instruction pratique, c'est d'ou- » blier toutes ces divisions scientifiques que la faiblesse » de l'esprit humain a enfantées, que notre orgueil en- » tretient, et que la nature désavoue; on peut avoir » de grandes connaissances en médecine et ne pas sa- » voir traiter une maladie; ce qui établit une grande » différence entre la science et l'art. »

Depuis soixante ans que je pratique dans Paris, j'ai eu des occasions fréquentes de me rencontrer avec les plus célèbres médecins; j'ai demandé à plusieurs d'entre eux s'ils avaient beaucoup ajouté à leurs connaissances depuis qu'ils pratiquaient, ils m'ont tous fait la même réponse : qu'ils avaient appris dans leurs études une prodigieuse quantité de choses inutiles et même nuisibles dans la pratique, qu'ils ont été forcés d'oublier.

M. *Hallé*, un des professeurs de l'Ecole de médecine, qui jouit d'une grande célébrité, est entièrement de l'avis que l'expérience en médecine, aidée d'un bon jugement, peut suffire pour former des hommes utiles et même d'habiles praticiens. La modestie de M. *Hallé* l'empêche de se citer, car les cours que l'on faisait à l'Ecole de médecine, dans le tems de ses études, ont dû concourir pour peu à faire son éducation médicale; il ne la doit qu'à sa grande aptitude dans ses études primaires, qu'à son application soutenue dans les méditations du cabinet, qu'à sa présence assidue aux séances de la Société de médecine, où il avait l'heureuse occasion d'entendre discourir sur les points les plus essentiels de la science en général, et de pouvoir discuter particulièrement lui-même sur des matières médicales.

Dans la crainte de paraître trop sévère dans mes réflexions, j'omettrai beaucoup d'objections que je m'étais faites; mais si quelqu'un voulait prouver péremptoirement que les leçons que l'on donne même à l'Ecole de

la Faculté actuelle ont à peine concouru à l'enseignement de la science et aux progrès de l'art de guérir, qu'il publie seulement le témoignage authentique et irrévocable qu'en a donné M. *Leroux*, doyen de la Faculté, dans un Mémoire qu'il a lu à la commission et dont il est fait mention à la page 49 de l'adresse au Roi par M. *Marquais*.

En traitant des abus et des vices des Facultés actuelles, M. *Leroux* s'exprime ainsi : « On n'a point » réglé la manière dont les études doivent être faites » pour être profitables ; on n'a rien établi pour s'as- » surer de l'exactitude des professeurs, il n'y a point » de mode de suivre les cours, rien d'arrêté pour » obtenir des certificats d'assiduité, rien pour soutenir » des examens, rien qui contienne les élèves dans » leurs devoirs, rien qui les force à s'instruire : on » n'a point offert de garantie aux réceptions des doc- » teurs, on n'a point rétabli de corporations de mé- » decins et de chirurgiens, on a trop isolé les facultés » de leurs corps respectifs, on leur a donné trop de » latitude, trop de pouvoir, trop d'indépendance.

» Tout ce qui regarde les officiers de santé est à » refaire, la police médicale est à refaire en entier. »

Voilà la cause des désordres qui se sont passés à la nouvelle Ecole de la Faculté de médecine depuis son existence, qui date de bien plus de 25 à 26 ans. Je m'abstiens de toutes réflexions, c'est au lecteur à les faire. Cependant je ne peux m'empêcher de rappeler les démarches que j'ai faites pour que l'enseignement

de la chirurgie, qui est un art positif, fondé sur des principes certains, ne soit pas confondu avec celui de la Faculté de médecine.

A Rome, on fait si peu de cas de l'enseignement médical et du titre de docteur en médecine, que *Sa Sainteté* accorde le droit d'indult à certaines familles, à certaines corporations, portant faculté de donner le titre de docteur en médecine sans études préliminaires. Ces indults sont l'apanage de quelques familles qui en laissent le bénéfice à leurs *maestri di casa*.

Les opinions de tous les savans, dans la science médicale que je viens de citer, jointes à celles que j'avais déjà émises dans mes ouvrages, sont plus que suffisantes pour apprécier l'art médical selon sa juste valeur. Ces auteurs à la main, il serait facile de prouver qu'il ne faut pas employer un tems bien long pour apprendre à connaître le petit nombre de médicamens dont l'auteur de la nature a qualifié l'entendement humain pour le traitement des maladies internes, ainsi qu'elle a doué les animaux d'un instinct particulier par lequel ils peuvent reconnaître les substances qui conviennent à leurs affections morbifiques.

Les médecins de tous les siècles ont si peu ignoré cette faculté qu'ont tous les êtres vivans de se médicamenter eux-mêmes, qu'ils ont établi pour le traitement des maladies internes cette règle sûre, cet axiome immuable, *eo ducere oportet, quo vergit natura.*

Voilà toute la base de ce grand art médical ; c'est sur ce frêle et chancelant édifice que se déploie tout

le génie inventif des plus habiles et des plus célèbres médecins. Ici, ils forgent de grands mots dont ils sauront se servir au besoin quand ils approcheront de quelques malades compris dans la haute volée; là, ils méditent des oracles qu'ils auront à rendre suivant les circonstances; aussi les docteurs de tous les siècles n'ont-ils rien négligé pour se concilier la confiance générale; ils ont même poussé la prévoyance jusque dans leurs ordonnances, qu'ils nomment *magistrales*. S'agit-il du traitement d'une maladie qui n'a besoin que d'un médicament indiqué par la nature, le docteur, bien convaincu qu'une simple prescription, quoique efficace, ne présenterait rien de mystérieux qui fût capable d'éblouir, met son nom et son sceau à une ordonnance qu'il fait *ex tempore*, et à laquelle il a soin d'ajouter quelques autres drogues qu'il sait être sans vertu, et bien souvent de vertus contraires.

Dans l'espoir de conserver son empire sur toutes les parties de l'art de guérir sans rien rabattre de sa morgue, de sa fierté doctorale, la Faculté, qui a toujours prévu qu'elle ne pouvait parvenir à ses fins qu'en s'étayant de la réunion de l'art chirurgical, n'a jamais laissé échapper aucune occasion de se le soumettre; aussi s'est-elle efforcée de tout tems à tourmenter les différens systèmes de médecine pour en enfanter un qui englobât toutes les maladies médicales et chirurgicales; aussi s'efforce-t-elle encore aujourd'hui, autant qu'il est en son pouvoir, de faire disparaître des

nosographies chirurgicales, les symptômes qui séparent les maladies externes des internes.

RÉSUMÉ.

1°. La Faculté de médecine a très-peu concouru à faire l'éducation des médecins.

2°. Les cours qu'on a toujours faits à ses Ecoles étaient presque entièrement et abusivement destinés pour les sages-femmes et pour les chirurgiens. On avait la précaution de n'enseigner à ceux-ci que ce qu'il convenait qu'ils sussent, pour qu'ils restassent toujours sous le joug médical.

Les professeurs des anciennes Ecoles étaient pris dans la classe des docteurs nouvellement initiés qui n'avaient qu'une bien faible connaissance de l'art de guérir.

4°. Les savans et illustres médecins que chaque siècle a vus naître dans les Facultés, et dont chacune d'elles se faisaient gloire, dédaignaient absolument les honorables fonctions de l'enseignement.

5°. La Société royale de médecine, ainsi que la plupart des docteurs de la nouvelle Faculté, et même plusieurs des membres qui ont fait partie de la commission, pensent que la science médicale ne s'apprend que par l'aptitude que l'on peut avoir pour les sciences abstruses; ils conviennent que l'on peut acquérir de grandes connaissances dans ce qu'on appelle la science médicale et ne pas savoir traiter une maladie; tous ces savans sont, en un mot, de l'avis qu'il y a une diffé-

rence essentielle entre connaître la science médicale et savoir guérir.

6°. Les Facultés de médecine qui ont toujours su avoir une assez grande prévoyance, et qui depuis long-tems voient l'exignité de leur enseignement, n'ont pas dédaigné de profiter des troubles qui ont éclaté dans les premières périodes de la révolution, pour s'étayer puissamment de l'art chirurgical : aussi depuis long-tems prévoyaient-ils avec raison que leurs écoles, déjà presque abandonnées, deviendraient totalement désertes, et que bientôt le public, convaincu du peu de solidité d'une science qui repose entièrement sur des conjectures, lui ferait voir, par le fait, que là où il n'y a pas de science réelle il n'y a pas d'élèves à former.

D'après ce véridique exposé, qui hésitera de conclure que les Ecoles de médecine ne sont pas d'une bien grande utilité, que tout y est à refaire, mais que l'on retirera le plus grand avantage du rétablissement de celle de chirurgie? La bonté de l'enseignement que l'on y donnait lui a fait acquérir la plus grande réputation, et cette réputation n'était due qu'à l'exécution ponctuelle des statuts sagement médités que lui avaient donnés ses fondateurs; aussi y a-t-il bien peu de modifications à y apporter. Je ne vois que deux objets qui méritent de fixer l'attention du gouvernement : dans l'un, il s'agit de rétablir les communautés qui existaient en France avant la révolution, de leur donner plus de latitude, d'en faire autant d'écoles cliniques où chaque chirurgien enseignerait, par le conseil, par l'exemple

et par la pratique tous les principes de l'art, en un mot, les vrais moyens de guérir les maladies. On pourrait former de ces écoles une clinique universelle qui serait marquée au bon coin, puisque tous les chirurgiens des villes, des bourgades, des villages, en un mot, de tous les coins de la France, y participeraient. Qu'en résulterait-il ? une relation mutuelle et réciproque qui, si elle était bien établie, concourrait puissamment à répandre par toute la France les vraies connaissances de l'art de guérir.

L'autre objet consisterait à ajouter à l'enseignement des écoles spéciales un nouveau cours auquel il faudrait donner le nom de *Clinique cadavérique militaire*, qui pourrait être établi à bien peu de frais, et dans lequel seraient enseignés tous les moyens de pratique qu'il conviendrait d'employer pour traiter, comme il faut, les plaies faites par les armes blanches ou à feu, et toutes les maladies auxquelles l'état militaire expose.

Si ces deux cours étaient exécutés avec ponctualité, on pourrait dire alors que l'enseignement que l'on donne aux écoles de chirurgie est dans sa perfection.

POST-SCRIPTUM.

Comme j'étais sur le point de faire imprimer l'ouvrage que je présente au public, le hasard m'a mis sous les yeux l'exemplaire d'une brochure qui a été publiée il y a une vingtaine d'années ; elle a pour titre : *Observations sur les projets de décrets des comités militaires et de salubrité, relatifs aux hôpitaux militaires, dans lesquelles on prouve que la chirurgie serait anéantie en France, si, par sa réunion projetée avec la médecine, elle perdait son nom.*

Cette brochure est anonyme ; elle est sortie de l'imprimerie du Cercle social, qui a existé rue du Théâtre-Français, n° 4 ; elle a pour épigraphe :

> Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
> Découvrit la fourbe et *l'horreur.*

Les grandes vérités que renferme cette brochure militent si victorieusement en faveur de la chirurgie, que j'ai été tenté de faire des morcelures à mon ouvrage, afin de pouvoir y intercaler quelques fragmens sous forme de commentaires, que j'aurais nommés *confortatifs* ; mais, en y réfléchissant, j'ai vu que ces fragmens ne seraient que des redites de toutes les vérités que j'ai fait connaître depuis le moment que l'idée de la réunion de la chirurgie à la médecine a été conçue ; alors j'ai cru qu'il suffirait, sans me per-

mettre de réflexions, d'extraire quelques fragmens de cette brochure et de les annexer à la fin de cet ouvrage.

Premier fragment. « La médecine et la chirurgie, » dont l'objet est le même, celui de guérir et de pré- » server des maladies, semblent, par cette raison, » devoir être réunies. Ces deux sciences ont les mêmes » principes. La première, encore fort éloignée de son » but, est obligée de marcher à tâtons et de se servir » d'un appui toujours faible, celui des conjectures. » Comme sa mère la chirurgie, elle ne devrait s'é- » clairer que par l'observation; mais incertaine dans » sa marche, presque toujours systématique, parce » que la portion de l'art de guérir qu'elle s'est adju- » gée est la plus voilée, ses progrès vers la vérité » sont infiniment lents, et l'on dirait que ce n'est qu'à » force d'errer que le hasard la conduit quelquefois » dans le bon chemin. Orgueilleuse, sottement fière » de son grec et de son latin, se rengorgeant sous son » hermine depuis qu'elle s'est séparée de la chirurgie, » elle a voulu régner sur elle. Ce n'est point à demi » qu'elle a tenté de la jeter dans les fers. On connaît » ses efforts impuissans renouvelés à certaines époques » pour la réduire au seul mécanisme des mains. Au- » jourd'hui, avec un extérieur traîtreusement décevant » et mielleux, elle a les mêmes intentions et cherche » à l'étouffer dans un embrassement hypocrite, en lui » faisant entrevoir le spécieux avantage de se confondre » avec elle. Ce n'est plus avec fierté, avec arrogance » qu'elle agit, le sentiment de sa faiblesse la rend po-

» litique ; elle sent que le règne des tyrans est passé ,
» et que la raison qui , chaque jour se propage , ap-
» prend aussi chaque jour à connaître sa presque nul-
» lité. Pour ne pas être anéantie , elle cherche un ap-
» pui , et c'est la chirurgie qu'elle a si longuement
» outragée , qu'elle destine à cette belle œuvre ; elle
» lui dore la pilule , en voulant la couvrir de son man-
» teau ; mais si la chirurgie consulte bien ses intérêts ,
» elle ne donnera pas dans un piége aussi grossier ;
» elle n'a pas besoin d'une gloire étrangère pour s'il-
» lustrer , il faut qu'elle s'en tienne à la sienne , qui ,
» n'étant point le fruit de l'intrigue et du charlata-
» nisme , en est d'autant plus précieuse. Nous sommes
» enfin arrivés à ce précieux moment où tout s'appré-
» cie à sa juste valeur. La médecine n'est guère plus
» avancée que du tems de *Molière ;* au lieu que la chi-
» rurgie , bien plus positive qu'elle , marche chaque
» jour à grands pas vers la perfection. Ce serait tom-
» ber dans des longueurs inutiles que de vouloir en
» administrer les preuves. Chacun peut les trouver
» dans sa propre conscience. C'est réellement un be-
» soin pour les hommes d'être trompés , la médecine
» le prouve ; et , malgré la raison , malgré la philoso-
» phie du siècle où nous vivons , cette science qui ,
» lorsqu'elle est étudiée avec réflexion , apprend à dou-
» ter d'elle-même , la médecine existe encore. Les
» grands hommes qui ont cherché à l'approfondir n'y
» ont vu que des incertitudes. *Hippocrate* mourut en
» se reconnaissant plutôt digne de blâme que d'éloges.

» Selon lui, le meilleur médecin est celui qui tue le » moins ; et *Bordeu*, l'honneur de la médecine fran- » çaise, ne savait que douter. Si quelque docteur s'ef- » farouchait de ce que j'avance, je lui prouverais ma » modération en lui rappelant que la plupart de ses con- » frères, de tous les tems, ont avoué que ce n'est qu'à » travers des bataillons de morts qu'on parvient à » être médecin.

» L'antique Faculté parisienne reposait lourdement » sur un trône que le tems et la sottise lui avaient élevé. » Le sarcasme, le ridicule dont le *Plaute* français l'a- » vait couvert à la fin du siècle dernier avaient bien » ébranlé cette gothique machine, mais ne l'avaient » pas abattue. Au commencement de celui-ci, on vit » cette Faculté se trémousser pour des prétentions des- » potiques envers la chirurgie. Les disputes sur l'ino- » culation, l'apparition du jongleur *Mesmer*, fixèrent » encore à des époques éloignées l'attention sur elle, » et peut-être que, sans les nerfs de nos femmes, il n'en » serait plus question. Voilà comme la médecine, qui, » mieux administrée, mieux apprise, serait sûrement » utile à l'humanité, est tombée dans le discrédit aux » yeux de la raison.

» Cependant la chirurgie française, brillante de sa » propre gloire, recevait de toutes parts les homma- » ges que la force de la vérité arrachait à l'opinion, » et tandis que les nations étrangères, les monarques » qui les gouvernent, voulaient avoir près d'eux des » chirurgiens français, on ne leur voyait point le » même empressement pour la médecine.

» C'est à son utilité, dont l'importance est bien
» démontrée, que la chirurgie doit le monument élevé
» pour sa plus grande perfection, et qui fait l'un des
» principaux ornemens de la capitale. Son envieuse et
» despotique rivale ne voit point, sans convoitise, ce
» monument qui l'écrase. Toujours prête à renverser la
» chirurgie, elle voudrait s'emparer de sa gloire et
» s'élever sur ses ruines. Avec quelle adresse n'a-t-elle
» pas opéré depuis quinze ans pour parvenir à ce but !
» La Faculté, trop engourdie, peut-être lasse de s'ex-
» crimer contre l'airain, n'était point propre à cette
» grande entreprise. Ses *réglemens*, sa *dignité* s'oppo-
» saient à la tournure qu'il fallait prendre. D'ambitieux
» docteurs s'en chargèrent; pour y parvenir, ils dé-
» chirèrent le sein de leur vieille mère; et, faisant
» bande à part, ils s'intitulèrent : *Société royale*. L'es-
» prit de conquête fut leur grand mobile. Médecine,
» chirurgie, chymie, pharmacie, histoire naturelle,
» physique, tout, jusqu'aux arcanes des tréteaux, tout
» fut accaparé. Un homme d'un talent rare, d'une élo-
» quence peu commune, fut l'instituteur et le principal
» ouvrier de ce nouvel atelier. Un énorme volume de-
» vint chaque année le fruit de sa laborieuse activité.
» Compilant à la hâte, rassemblant de toutes parts,
» sans pouvoir faire de choix, les matériaux de ses vo-
» lumes, ils eussent croupi dans la médiocrité. Il força
» à les lire, en y plaçant des chefs-d'œuvre de sa fa-
» çon. Sa manière de célébrer les grands hommes le
» conduisit à la célébrité. Le génie ne connaît point
» le repos. Sous le poids d'une académie naissante

» dont il était le seul appui, il entreprit un ouvrage
» immense sur l'anatomie. Enfin, la révolution fran-
» çaise arrive, et l'on voit paraître sous le nom de la
» *Société royale* un *plan de constitution pour la médecine*
» *en France*, qui est l'ouvrage de son secrétaire.
» Homme rare, j'admire tes talens; mais je vois en
» toi le plus grand ennemi de la chirurgie !

» Ce plan, beaucoup trop étendu pour être analysé
» ici, est le fruit de l'adresse la plus réfléchie; c'est
» le coup de massue, qui, s'il ne portait à faux, dé-
» truirait sûrement la chirurgie française. On com-
» mencerait par lui ôter son nom; elle deviendrait mé-
» decine, pour être ensuite plus sûrement anéantie.
» Bientôt nous n'aurions plus que de ces médecins,
» qui, le flacon d'essence sous le nez, désigneraient
» du bout de leur canne à un misérable *barbier* les par-
» ties qu'il faudrait couper. Ombre orgueilleuse et
» vaine, ombre du pédant Guy-Patin, tu verrais tes
» désirs accomplis; nous n'aurions plus que des cara-
» bins (1).

» Toujours rempli de son objet, l'infatigable secré-
» taire fait imprimer son plan, et au nom de la Société
» dont il est l'ame, il s'adresse à l'assemblée natio-
» nale; il sait que l'on s'occupe à établir l'éducation
» publique sur de nouvelles bases; il espère que son

(1) « Ce Guy-Patin était un enragé médecin du siècle der-
» nier. Il entrait en fureur au seul nom de chirurgien ou d'a-
» pothicaire; on peut voir le détail de ses extravagances dans
» ses Lettres, qui sont imprimées et qui sont conservées dans
» quelques bibliothèques à cause de leur méchanceté. »

» plan pour l'art de guérir en fera partie. Dix-sept » médecins et un apothicaire se trouvent être repré- » sentans de la nation ; il n'y a pas un seul chirurgien ! » L'occasion est trop belle pour la manquer, et un » comité de salubrité est établi. Ce comité, composé » de cinquante-un membres, y compris les adjoints, » nous offre vingt-cinq médecins, parmi lesquels se » trouve le secrétaire de la *Société royale*, cinq chi- » rurgiens et trois apothicaires. Le reste, étranger à » l'art de guérir, y prenant peu d'intérêt, n'aura de » suffrage que pour l'astuce et l'adresse. Cette dispro- » portion monstrueuse dans un corps délibérant, où » tout se fait à la pluralité des voix, laisse entrevoir » de quel côté penchera la balance. Enfin, le plan de » la Société sert de base aux délibérations ; et l'on » discute. »

Deuxième fragment. L'auteur passe en revue tous les moyens qui ont été employés pour organiser les armées. Il n'y voit qu'un monde de médecins ; il entre dans de trop grands et de trop longs détails pour pouvoir occuper une place ici. Voici ce qui m'a paru le plus digne de fixer l'attention des lecteurs. « Le comité de salubrité » attache à chaque régiment un *médecin militaire* ; ce » médecin *tout court*, qui est placé là sans autre dé- » nomination, serait, sans doute, un médecin interne. » Autre estocade portée à la chirurgie militaire. En » mettant ainsi des médecins partout, le comité ne » calcule guère en faveur de l'humanité. Comment » a-t-il pu croire que tous ces jeunes médecins dont » on peut aisément approfondir la science, seront en

» état, je ne dis pas de traiter une maladie interne un » peu grave, mais seulement un bibus chirurgical ? » Comment de jeunes médecins qui *n'ont de ressources » pour s'instruire que leurs propres fautes, qui sont en- » vironnés de ténèbres les plus épaisses*, feront-ils à la » vue d'une fracture, d'une luxation, d'un coup d'ar- » mes blanches, d'une plaie d'arme à feu, etc. ? Ils » auront donc des *barbiers* à leurs gages qui feront leur » besogne jusqu'à ce que, à force de victimes et d'étude » pratique, ils soient enfin parvenus à opérer utilement » eux-mêmes. »

Troisième fragment. « Le comité de salubrité s'occupe » présentement d'un projet d'éducation unique pour » l'art de guérir, dans lequel il est dirigé par les mê- » mes principes qu'il vient de manifester dans son pro- » jet de décret sur les hôpitaux militaires : sous pre- » texte de réunir la chirurgie à la médecine, pour n'en » faire qu'une seule partie, il voudrait la détruire. » La Société royale de médecine, qui est l'ame de ce » projet, propose d'instituer une Académie de méde- » cine ; elle n'a point de local, et l'Académie de chi- » rurgie, objet de son envie, deviendrait sa proie. » Alors, n'en doutez pas, l'*aristocratie médicale* régne- » rait avec une tyrannie sans bornes. Voyez comme » déjà elle cherche à se glisser dans les hôpitaux mi- » litaires ! Derrière M. de Noailles, elle réduisait dans » ces hôpitaux les chirurgiens au plus petit nombre. » Aujourd'hui, par l'organe du comité de salubrité, » elle ne veut que des médecins dont on n'apercevait

» que l'ombre dans les armées avant le ministère de
» M. d'Argenson, et c'est au moment où l'égalité
» s'établit partout, que la médecine ose agir ainsi !
» Sous le règne du despotisme, ses coups redoublés
» n'ont servi qu'à augmenter le lustre de la chirurgie.
» Il en sera de même aujourd'hui. Français, la chi-
» rurgie, telle qu'elle se pratique chez vous, fait par-
» tie de votre gloire aux yeux des nations. Votre chi-
» rurgie, militaire sur-tout, attire leur admiration. La
» dernière guerre leur a fait connaître encore com-
» bien à cet égard elles étaient éloignées de notre per-
» fection (1). Une grande souveraine dont toutes les
» opérations annoncent le cachet du génie, a voulu
» avoir un chirurgien français pour diriger les hôpi-
» taux de ses armées, et n'a point demandé de méde-
» cin (2). Interrogez tous vos guerriers, de quelque

(1) » Pendant la guerre dernière, après la prise de Mahon,
» le général anglais, en voyant de quelle manière nos blessés
» étaient traités, témoigna d'une manière fort dure, aux chi-
» rurgiens de sa nation, son indignation sur le contraste frap-
» pant qu'il y avait entre eux et nous. »

(2) « L'impératrice de Russie, au commencement de la guerre
» qu'elle a entreprise avec les Turcs, et qui dure encore, a
» demandé au roi des Français un chirurgien pour diriger le
» service de santé de ses armées, et c'est le sieur Massot, ancien
» chirurgien démonstrateur de l'amphithéâtre de Toulon, qui
» lui a été envoyé. Il écrivait à quelqu'un de ses amis, qu'à
» son arrivée au quartier-général du prince Potemkin, on lui
» avait donné des chirurgiens qui avaient ordre de le servir
» comme domestiques; qu'il s'était opposé à de pareilles dis-

c'est le méd-
— paif

» grade qu'ils soient, demandez-leur si c'est ...
» cin ou le chirurgien qui a leur confiance en ...
» comme en guerre. Qu'ils vous disent lequel des deux
» est leur consolateur, leur sauveur, lorsque combat-
» tant pour la patrie une main bienfaisante bande leurs
» blessures dans la tranchée, sur le champ de bataille,
» pendant qu'un tonnerre destructeur gronde encore sur
» leurs têtes. Qu'ils vous disent si, au milieu de ses occu-
» pations sublimes, le chirurgien n'a pas été souvent
» frappé de la mort à laquelle il voulait les soustraire.
» Sous *Henri II*, des assiégés allaient se rendre faute
» de chirurgiens pour panser leurs blessures. Envoyez-
» nous *Paré*, écrivirent-ils, et nous tiendrons encore.
» Paré pénétra dans la place; elle ne fut point prise.
» Que la médecine cite un trait pareil! Frémissons
» d'indignations en voyant ce Paré, l'un des grands
» hommes dont la France s'honore, le plus grand
» chirurgien qu'elle ait eu, être forcé par un effet de
» cette *aristocratie médicale* qui voudrait reparaître,
» de prendre le titre de *chirurgien-barbier* (1). Chirur-
» giens français qui aimez votre art, voilà le sort qui

» positions, etc. Sans doute que MM. les Sociétaires voudraie...
» voir la chirurgie pareillement avilie en France. »

(1) « Ambroise Paré, premier chirurgien des rois ...
» François II, Charles IX et Henri III, chirurgien-*b*...
» Paris, était huguenot. Charles IX le cacha sous so...
» le préserver du massacre de la Saint-Barthél...
» l'effet des talens distingués et utiles, etc. »

» réservé à ceux qui viendraient après vous, si
» vous vous laissiez éblouir au clinquant d'une fausse
» lumière qu'on vous présente. »

Notre anonyme, qui se fera sans doute connaître, et dont l'effigie mériterait d'être placée au milieu des écoles de chirurgie pour y recevoir les hommages de tous les amis de l'humanité, termine sa brochure par cette apostrophe :

« Et vous, jeunes chirurgiens qu'un vain prestige
» égare, qui mettez un si grand intérêt à acheter le
» titre de médecin au prix du vôtre, pouvez-vous ne
» pas voir que vous deviendriez les artisans de l'anéan-
» tissement d'un art dont vous devriez vous honorer
» avec l'humanité entière ? Voulez-vous connaître la
» différence qu'il y a entre la médecine et la chirur-
» gie. Ouvrez l'histoire : voyez dans tous les tems le
» ridicule s'attacher à l'une et respecter l'autre; voyez
» la médecine, toujours équivoque aux yeux de tous,
» chercher à se soutenir par l'astuce et la jonglerie,
» tenir la chirurgie dans l'esclavage, s'emparer de
» sa gloire, qu'elle avait l'air d'obtenir par elle-même.
» Voyez encore aujourd'hui la chirurgie, dans presque
toute l'Europe, tenue dans le même avilissement, et
ignez qu'elle n'éprouve le même sort en France!
ques efforts qu'on ait faits pour l'étouffer, elle a
rs survécu en elle-même, parce qu'un art
t utile et qui tient de si près à l'humanité
iamais être anéanti. Par cette réunion qui

» vous flatte, voyez la chirurgie retomber entre les
» mains des *barbiers*, se relever encore sur ses ruines,
» en se plaignant des coups que vous lui auriez portés.
» Quel moment prenez-vous pour être ingrats? celui
» où la chirurgie française, plus majestueuse que jamais,
» allait parvenir à son apogée. L'éducation publique
» perfectionnée, également distribuée à tous, va faire
» de chaque Français un homme instruit, et nous ne
» verrons plus des illettrés, des ignorans, dégrader le
» beau nom de chirurgien. Bientôt l'aveugle routine
» sera bannie dans tout le royaume; la main du chi-
» rurgien sera aux ordres du génie développé par une
» heureuse éducation, et l'art fera des progrès rapides.
» *Quesnay*, *la Peyronie*, *le Cat*, étaient médecins; est-ce
» à ce titre qu'ils doivent leur immortalité? Le génie
» chirurgique du grand Petit plane en ce moment sur
» vous; il vous observe, prêt à vous applaudir, ou à
» vous reprocher votre indigne apostasie. Rappelez-
» vous cette foule de grands hommes que la chirurgie
» française a produits; voyez *Louis Sabathier*, *Thenon*,
» *Fabre*, *Lassus*, et tant d'autres qui vivent encore;
» suivez leurs traces, préparez la voie à ceux qui vien-
» dront après vous, et si absolument vous voulez du
» clinquant, mettez-le à sa place, et faites-vous ap-
» peler *chirurgiens-médecins*. Croyez enfin que les re-
» présentans du peuple français verront avec leur
» sagesse ordinaire cette réunion qui vous aveugle,
» qu'ils ne voudront pas exterminer la chirurgie fran-

» çaise, et qu'ils lui conserveront son nom en applau-
» dissant aux efforts que la médecine se propose de faire
» pour devenir utile à l'humanité, et pour expier les
» homicides innombrables qu'elle a commis jusqu'à ce
» jour.

FIN.